

Crème glacée, chocolat et autres consolations de Julie Hivon

André Lavoie

Volume 19, Number 4, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33725ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2001). Review of [*Crème glacée, chocolat et autres consolations de Julie Hivon*]. *Ciné-Bulles*, 19(4), 62–63.

Crème glacée, chocolat et autres consolations

de Julie Hivon

par André Lavoie

Dans le monde de Julie Hivon, les factures s'empilent, les propriétaires font figure de tyrans et les parents ont tous l'air de joyeux attardés devant des enfants qui ne veulent pas grandir trop vite. Comme tant d'autres, ceux-ci rêvent de changer le monde par la peinture ou en allant enseigner dans le Grand Nord, mais ils se contentent souvent de planter des fleurs, vendre des disques usagés ou vivre à la chandelle parce qu'on a coupé l'électricité.

Sans tambour ni trompette, la cinéaste installe son univers, peuplé de personnages qui lui ressemblent ou qui partagent des préoccupations inhérentes à sa génération. Le couple rêveur et nonchalant de son deuxième court métrage, **Dans le parc avec toi**, aurait pu se fondre sans mal dans son premier roman, **Ce qu'il en reste**, quand la bohème montréalaise

prend les traits de Mauve et de sa bande, rois de la débrouille et maîtres de la paresse créatrice: «Nous sommes écrasés sur le lit, nos corps pêle-mêle sous les couvertures de laine. Nous avons fait à pied tout le chemin, de chez mes parents à ici: 77 minutes de marche. Étienne nous a chronométrés. Étienne est le seul d'entre nous qui possède une montre. Olivier, Rose et moi ne tenons pas le temps, nous le passons simplement.» (**Ce qu'il en reste**, Montréal, XYZ Éditeur, 1999, coll. Romanichels, p. 58)

C'est ce même climat doux-amer qui fait tout le charme de **Crème glacée, chocolat et autres consolations**, un premier long métrage aux qualités aussi grandes que ses défauts, épousant toutes les maladresses du film au budget rachitique et toutes les audaces de la première œuvre, celle où les cinéastes semblent jouer leur va-tout. C'est tout à fait à l'image de ces anti-héros, à la fois ambitieux et indolents, sensibles à la misère des autres mais impuissants devant l'ampleur de la tâche. Cette impuissance s'incarne notamment dans le malaise grandissant de Suzie (Isabelle Brouillette), témoin involontaire des sévices que subit son charmant petit voisin Jérémie (Louis-Philippe Dury) de la part d'un père alcoolique, dont les cris et les coups résonnent dans tout le quartier.

Ces chicanes de famille de plus en plus fréquentes scandent cette histoire d'amour et d'amitié étendue sur près d'une année, où l'on assiste à la dégringolade financière et sentimentale de

Crème glacée, chocolat et autres consolations

35 mm / coul. / 97 min / 2001 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Julie Hivon

Image: Claudine Sauvé

Son: Hugo Brochu

Mont.: Nathalie

Lamoureux

Prod.: Marcel Giroux

et Julie Hivon - GPA Films

Dist.: Cinéma Libre

Int.: Isabelle Brouillette,

Danny Gilmore, Jacynthe

René, Clermont Jolicoeur,

France Castel, Dorothee

Berryman, Serge Thériault



Isabelle Brouillette et Danny Gilmore dans *Crème glacée, chocolat et autres consolations*

cette jeune femme sympathique mais un brin confuse. Et confusion il y a, autant à trouver un travail qu'il lui plaît qu'à vouloir comprendre un père et une mère à couteaux tirés (Serge Thériault et France Castel, duo bruyant et excessif), ou surtout à vivre en périphérie du monde plus organisé de Samuel (Danny Gilmore), l'ami d'enfance de Trois-Rivières et le complice de toujours.

Au-delà de ses difficultés à payer son loyer, à consoler un enfant avec de dégoulinants cornets de crème glacée (un rappel de sa propre enfance) tout en ayant à portée de la bouche sa pompe pour soulager ses crises d'asthme, c'est l'amour qui tenaille Suzie. Il s'agit moins de celui pour François (Clermont Jolicoeur), son copain du moment (relégué au second plan et éjecté du récit sans crier gare: maladresse scénaristique) que pour Samuel, liés par un passé commun (chacun avec une famille dysfonctionnelle aux tares camouflées par la façade propre de leur maison de banlieue) et un présent passablement compliqué. Ce présent est d'ailleurs parsemé de quelques *flash-back* et autres instants privilégiés, parfois magnifiques comme cette promenade sur la plage entre amis qui se transforme en balade romantique ou, moins heureux, ce «vidéo de famille» avec l'incontournable Pierre Lebeau en «mon'oncle» épaïs, au cœur d'une violente confrontation entre Samuel et son père, ce dernier le traitant bien subtilement d'«ostie d'fifi».

Portrait impressionniste d'une génération peu revendicatrice, voire nombriliste, **Crème glacée, chocolat et autres consolations** possède assez d'humour pour ne pas sombrer dans le plaidoyer revancharde et juste ce qu'il faut d'émotion pour ne pas verser dans la caricature télévisuelle. Une direction d'acteurs manquant de fermeté et d'assurance empêche malheureusement une adhésion plus enthousiaste (contrairement aux acteurs de métier comme France Castel ou Dorothee Berryman, les plus jeunes sont parfois laissés à eux-mêmes et pas toujours dans le ton voulu), mais le film dégage une fraîcheur jamais altérée par une vision du monde réductrice qui oscillerait entre l'annonce de bière et le traité d'existentialisme. Julie Hivon filme modestement, simplement, le temps qui passe et l'air du temps, celui humé par (presque) tous les garçons et les filles de son âge. ■

Pearl Harbor

de Michael Bay

par Jean-Philippe Gravel

Rafe Mc Cawley (Ben Affleck) et Danny Walker (Josh Hartnett) sont deux amis d'enfance dont les rêves se réalisent lorsqu'ils sont promus pilotes d'élite chez les *Marines*. Nous sommes en 1941, l'Europe est sous le joug nazi, mais l'Amérique oppose sa neutralité aux sollicitations des uns comme des autres. Fatigué de faire des exercices sur des camps d'entraînement, Rafe, le plus téméraire des deux, part prêter main-forte aux Anglais pendant que ses amis vont couler des jours doux sur les îles hawaïennes. Mal lui en prend. Parti se mettre les pieds et risquer sa vie dans «la guerre des autres» — comme l'exprime si bien sa petite amie, interprétée par Kate Beckinsale, qui regrette ce départ hâtif alors qu'ils ne s'aiment que depuis... 12 heures — Rafe passe effectivement à deux cheveux de mourir au front. Dans leur deuil, Beckinsale et Hartnett se consolent, tombent dans les bras l'un l'autre... Et le cocu, d'entre les morts, surgit, engueule. Heureusement, les Japonais décident à ce moment, le 7 décembre 1941 plus précisément, de bombarder Pearl Harbor. La séquence, d'une quarantaine de minutes, est étonnante, bien sûr: on y met toute la gomme, moins le sang, fort peu abondant comparativement à **Saving Private Ryan**, par exemple. Nous sommes dans une production Disney, ne l'oublions pas! Affleck et Hartnett se réconcilient juste à temps pour envoyer une périlleuse raclée aux Japs.

Vu comme ça, **Pearl Harbor** pourrait se résumer autrement. D'abord, un homme pâtit du fait d'avoir trahi son pays et sa copine, de ne pas avoir ménagé ses forces pour le service de sa propre patrie, de s'être mêlé de «la guerre des autres» par pur intérêt personnel (soit par désir de connaître enfin les frissons de la vraie guerre au lieu des exercices pratiques et des simulations); ensuite, un pays, les États-Unis, pâtit un moment de son non-engagement à ce qui se passe dans le reste du monde. Et c'est au bombardement de Pearl Harbor, date où, pour l'Amérique, «la Seconde Guerre mondiale a vraiment commencé» (comme on ne cesse de

Pearl Harbor

35 mm / coul. / 185 min /
2001 / fict. / États-Unis

Réal.: Michael Bay
Scén.: Randall Wallace
Image: John Schwartzman
Son: Ethan Van der Ryn,
George Watters et Del
Spiva
Mus.: Hans Zimmer, Steve
Jablonsky, James S. Levine
et Geoff Zanelli
Mont.: Roger Barton, Mark
Goldblatt, Chris Lebenzon
et Steven Rosenblum
Prod.: Disney/Buena Vista
Dist.: Touchstone Pictures
Int.: Ben Affleck, Josh
Hartnett, Kate Beckinsale,
Cuba Gooding Jr., Alec
Baldwin, Jon Voight